

RELIEF 10 (2), 2016 – ISSN: 1873-5045. P. 13-24

<http://www.revue-relief.org>

DOI: <http://doi.org/10.18352/relief.937>

Uopen Journals

The author keeps the copyright of this article

This article is published under a CC-by license

La liaison discontinuée entre Louise Colet et Gustave Flaubert (elle dura tout de même neuf ans) est l'histoire d'un malentendu entre deux personnes qui avaient une conception radicalement différente de l'amour et entre deux écrivains. Pour la première, l'amour devait engager l'être tout entier, pour le second, c'était essentiellement une gêne dans le travail. Si Louise Colet n'est guère connue aujourd'hui que comme Muse de Flaubert, c'était un écrivain reconnu, ce qui fascina Flaubert aux débuts de leur relation, avant que les rôles ne se renversent et qu'il ne devienne un censeur souvent cruel. Louise a certainement trop écrit, pour pouvoir vivre de sa plume, mais cela ne justifie pas l'oubli dans lequel elle est tombée. Elle était plus que la malheureuse Muse de Flaubert.

La nuit du 4 au 5 août 1846, à minuit, Flaubert écrit à Louise Colet une lettre d'amour, emplies du souvenir de leur récente rencontre : « Il y a douze heures nous étions ensemble. Hier à cette heure-ci te je tenais dans mes bras... T'en souviens-tu ?... [...] Tes petites pantoufles sont là pendant que je t'écris, je les ai sous les yeux, je les regarde. » (Flaubert, t.1, 272) Il fait allusion à la calèche de leur promenade, et, dans celle du 8 au 9 août, déclare même souhaiter pouvoir l'acquérir. Dans la lettre du 6, les protestations d'amour continuent : « Je te désire et je pense à toi. [...] Il me semble que tu es là, je suis en feu, mes nerfs vibrent... tu sais comment... tu sais quelle chaleur ont mes baisers. » (Flaubert, t. 1, 275) Lui qui déteste les expansions, il cède même au lyrisme : « Nous la flamberons, la nuit ! Je serai ton désir, tu seras le mien et nous nous assouvirons l'un de l'autre pour voir si nous en pouvons nous rassasier. » (Flaubert, t. 1, 284) On ne possède pas les lettres de Louise, mais on peut deviner ce qu'elle lui écrivait aux allusions de Gustave. Le poème exalté qu'elle lui adresse au lendemain de leur semaine à

Mantes, en septembre, témoigne de l'impétuosité de ses sentiments :

Ô lit si tu parlais et si tu pouvais dire
Ce que fut cette nuit ! Hélas ! déjà si loin !
Si changé par l'amour en érotique lyre
De nos emportements tu peignis le délire,
Tu ferais ressentir à tout ce qui respire
Une part du bonheur dont tu fus le témoin¹ !

Or, neuf ans plus tard, le 6 mars 1855, Gustave écrit ce mot à Louise :

Madame, j'ai appris que vous vous étiez donné la peine de venir, hier, dans la soirée, trois fois, chez moi.
Je n'y étais pas. Et dans la crainte des avanies qu'une telle persistance de votre part, pourrait vous attirer de la mienne, le savoir-vivre m'engage à vous prévenir : que je n'y serai jamais.
J'ai l'honneur de vous saluer.

Que s'est-il donc passé entre les lettres enflammées du début et ce billet cruel ?

La liaison de Flaubert et de Louise Colet est l'histoire d'un malentendu, il est même étonnant que, de manière sans doute chaotique, elle ait duré aussi longtemps. Pour qui savait lire, et Louise était une bonne lectrice, les difficultés existaient dès le début. Elle ne tarde pas à se plaindre de son refus de tout engagement et il ne cherche pas à la rassurer, tant s'en faut. Dans sa seconde lettre, il est déjà très clair : « Depuis que nous nous sommes dit que nous nous aimions tu te demandes d'où vient ma réserve à ajouter "pour toujours". » (Flaubert, t. 1, 275) C'est qu'il est incapable de ne pas voir « l'antithèse en tout », la « contemplation d'une femme [le] fait penser à son squelette », l'enfant à un vieillard, et, sans doute, l'amour à la fin de l'amour. Dans le poème de Mantès, Louise résume en un seul vers ses pressentiments :

Oh ! les fêtes du cœur n'ont pas de lendemain !

De fait, le malentendu prend une double forme, entre un homme et une femme, et entre deux écrivains. Car Louise est un écrivain à part entière, même si ses contemporains et la postérité n'ont pas toujours reconnu ses mérites. Chez elle, c'est tout un, la femme nourrit l'écrivain, un même emportement les soulève.

Louise Colet, selon le mot de Thibaudet, était une « belle créature d'amour. » (Thibaudet, 1982, 42) À lire l'intégralité des mémentos qu'elle tint de manière irrégulière à partir de 1854, on s'aperçoit qu'avec chacun de ses amants, sauf le sévère Victor Cousin et Vigny, avec qui il semble qu'elle eut enfin une liaison sereine, elle tint le même type de langage enflammé et eut le même comportement exigeant. Victor Cousin, à la différence de Flaubert, avait le tort d'être trop pressant, de ne pas comprendre qu'elle ne voulait plus de lui, si elle voulait bien de la pension qu'il lui versait pour sa fille Henriette. Il est vrai qu'elle était peut-être aussi la sienne². Il était plus âgé qu'elle, et elle n'aimait avec passion que les hommes plus jeunes. Gustave avait sept ans de moins qu'elle, d'autres encore plus. Elle les voulait tout à elles, qu'ils s'appellent Boris Cristien, le jeune Polonais rencontré dans le milieu des immigrés polonais qu'elle fréquentait avec sa générosité coutumière, Franz Noller, Franc Vostrak, Désiré Bancel, Octave Lacroix, Auguste Vetter³... Avant Flaubert, le schéma est déjà en place. Les premiers mémentos de 1845 clament son désespoir de voir Boris s'éloigner :

J'ai passé des heures entières à ma fenêtre à regarder s'il ne paraissait pas dans les champs environnants et cela m'arrive chaque jour depuis lundi ; à chaque coup de sonnette, je dis : « C'est lui ! » J'envoie à chaque minute savoir s'il n'y a pas de lettres mais rien, rien mon Dieu.⁴

Quand ils ne prennent pas la fuite, comme Boris, comme Franz, comme Désiré, elle s'ennuie, par exemple avec Franc Vostrak, un autre immigré, ou l'avocat lyonnais Auguste Vetter. Ceux qui l'intéressent la font souffrir. Ils sont surtout trois, Gustave, Désiré (Bancel) et Alfred (de Musset). Mais si Gustave l'avait aimée comme elle le souhaitait, elle lui serait sans doute restée fidèle.

L'histoire avec Gustave se joue en plusieurs épisodes. Épisode 1 : c'est la rencontre, chez le sculpteur James Pradier, qu'on appelle plaisamment Phidias, qui l'a sculptée en Sapho et en Penserosa, du nom du recueil de poèmes qu'elle a publié en 1840 (Colet, *Penserosa*). Nous sommes le 29 juillet 1846. Louise, dans plusieurs de ses mémentos, a une pensée émue le jour anniversaire de ce coup de foudre. Gustave, qui est un ami d'enfance du frère Charles de Ludovica (en réalité Louise) Pradier, l'épouse volage du sculpteur dont il est séparé, est venu commander un buste de sa sœur Caroline, morte quelques mois plus tôt. Le lendemain et le surlendemain, ils se promènent dans la fameuse calèche, et la nuit est brûlante. C'est

d'abord un attrait physique qui les bouleverse. Si l'on en croit le portrait que Louise trace d'elle-même dans son memento du 14 juin 1845, elle était très belle. Théodore de Banville le confirme : « Souverainement belle, avec une tête imposante et charmante, coiffée de longues boucles d'or, reflétant le ciel dans de douces et fières prunelles, enchantant les regards par la vive pourpre de ses lèvres en fleur [...] » (Banville, 1917, 146) Quant à Gustave, comme elle le lui écrit, elle le trouve beau. C'est un géant, c'est un Viking : « tu me trouves beau ; je voudrais être beau, je voudrais avoir les cheveux bouclés, noirs, tombant sur des épaules d'ivoire, comme les adolescents grecs » (Flaubert, t. 1, 289), s'étonne Flaubert. Dans ses premières lettres, lui s'extasie sur son cou blanc, sur sa « bouche rose et humide qui appelle le baiser » (Flaubert, t. 1, 282). Et puis, très vite, c'est le retour de Gustave à Croisset. Louise ne tarde pas à comprendre que la liaison s'établira sur le mode de la discontinuité et de la frustration. L'escapade à Mantes qui commence le 9 septembre est un cadeau qui ne se renouvellera guère et il lui faudra se contenter de brèves rencontres à Paris : « Encore un coup, pauvre âme, je t'assure que si je pouvais non pas aller à Paris mais y vivre avec toi, près de toi du moins, je le ferais. Mais... Mais... hélas ! » (Flaubert, t. 1, 369), écrit Gustave. Mais qui, ou quoi, au fond, l'en empêchait ? Le grand ami Louis Bouilhet franchira le pas, lui, et s'établira dans la capitale. Entravé par sa mère et son travail, Gustave ne s'y résout pas. Sa mère, il la mentionne dans la première lettre qu'il écrit à Louise : « Ma mère m'attendait au chemin de fer. Elle a pleuré en me voyant revenir. » (Flaubert, t. 1, 273) Est-ce ce que l'on doit écrire à une femme que l'on dit adorer ? Louise ne s'y trompe pas, et dans le poème *Mantes*, elle s'écrie :

Il est parti pourtant,
Sa mère l'attendait, sa mère l'aime tant !...

Quant au travail, il exige concentration et calme : « [...] je t'assure qu'un dérangement matériel de trois jours m'en fait perdre quinze » (Flaubert, t. 2, 262). Comment ne pas s'indigner d'être mise sur le même plan qu'un dérangement matériel ?

Dorénavant, le schéma épistolaire s'installe : elle réclame plus d'amour, une présence, des serments d'amour éternel, il l'assure qu'il l'aime, mais il est comme il est, c'est-à-dire égoïste, c'est-à-dire

complaisant pour lui-même et ce qu'il appelle ses souffrances, qui ne sont rien à côté des siennes, parce qu'il vit dans un cocon, qu'il n'a aucun ennui financier, alors qu'elle est obligée de courir les rédactions pour sortir de la « dèche », comme elle dit, et qu'elle ne peut vraiment compter que sur elle-même. C'est un dialogue où ils sont de plus en plus sourds l'un à l'autre.

Épisode 2 : Gustave, en 1847, a une aventure avec Ludovica Pradier, qui est une croqueuse d'hommes et Louise prend un amant. C'est le sculpteur polonais Franc Vostrak, qu'elle retrouvera à Londres en 1851⁵, d'où la manière dont elle le désigne dans ses mémentos, « le Polonais de Londres ». Contrairement à ce qu'elle fera plus tard, elle ne cherche pas à rendre Gustave jaloux, mais elle s'éloigne, contraignant Flaubert à lui demander des nouvelles : « Puisque vous vous obstinez à ne plus vouloir me donner de vos nouvelles et à vivre pour moi comme si vous étiez morte, je suis forcé de vous en demander moi-même. » (Flaubert, t. 1, 455) Un prêté pour un rendu, sauf que Louise est enceinte de son amant et qu'elle est obligée, peu de temps avant l'accouchement, de l'avouer. C'est la rupture : « À quoi bon aussi tous vos préambules pour m'annoncer la nouvelle ? Vous auriez pu me la dire tout d'abord sans circonlocutions. [...] Quoi qu'il advienne comptez toujours sur moi. Quand même nous ne nous écrivions plus, quand même nous ne nous reverrions plus, il y aura toujours entre nous un lien qui ne s'effacera pas, un passé dont les conséquences subsisteront. » (Flaubert, t. 1, 493) Dorénavant, le silence s'installe. Dans le memento du 29 juillet 1848, date anniversaire de leurs premières étreintes, elle note ceci : « Gustave, sa conduite inexplicable. Il est venu à Paris il y a six semaines. Pas même le souvenir de l'amitié. » Le voyage en Orient de Gustave avec Maxime Du Camp, qui se montrait pourtant si amical avec Louise, renforcera sa tristesse et son amertume. Il ne l'a même pas prévenue.

Épisode 3 : Louise se rend à Croisset en juin 1851. Elle tente de forcer la porte de Gustave, ils se retrouvent à Rouen et la liaison reprend. C'est une victoire amère pour Louise, car Gustave ne l'a pas reçue et n'a pas voulu la présenter à sa mère. De fait, la relation est de moins en moins satisfaisante pour l'un comme pour l'autre : pour elle, qui ne se contente pas des rendez-vous séparés par des semaines où Gustave est à Croisset, pour lui, que ses plaintes et reproches exaspèrent et qui se sent prisonnier. Déjà, dans les débuts relativement heureux de leur histoire, il lui avait écrit ces mots révélateurs : « Les deux femmes

que j'aime le mieux ont passé dans mon cœur un mors à double guide par lequel elles me tiennent. » (Flaubert, t. 1, 309)

Épisode 4 : Louise, cette fois, essaie de rendre Flaubert jaloux. Et pas avec n'importe qui, avec Musset. C'est atteindre deux fois Gustave, en tant qu'homme et qu'écrivain. Musset vient d'être nommé académicien – Flaubert dans une lettre éreinte son discours – et elle, qui l'admire depuis toujours, lui demande de lire le poème *La colonie de Mettray* grâce auquel, pour la troisième fois, elle vient d'obtenir le prix de l'Académie. Il refuse mais il s'ensuit une aventure de quelques mois, avec brouilles, scènes dignes d'un mauvais roman (elle saute de la calèche, encore une, où il est trop entreprenant), mais elle est émue et Flaubert, à qui elle envoie les lettres de Musset, sans toutefois parler des moments d'abandon, ne s'y trompe pas : « N'est-ce pas qu'il s'est passé en toi quelque chose de trouble ? Tu as eu beau dédaigner cette bouffée, elle ne t'en a pas moins tourné le cœur pendant quelque temps. » (Flaubert, t. 2, 126) Louise l'avoue dans ses mémentos, Musset, quand elle ne le voit pas, « exerce sur [elle] une fascination de pensée qui tient du vertige » : « je suis, dit-elle, pour ainsi dire amoureuse de son génie⁶ ». S'il ne vient pas la voir, s'il ne lui écrit pas, elle ne peut s'empêcher d'aller le relancer chez lui ou dans les cafés qu'il fréquente. Commencée en juin 1852, l'aventure s'achève en septembre. Avec Vigny, c'est une histoire paisible et sereine, qui se défera tranquillement. Mais une nouvelle fois, la réaction de Flaubert n'est pas de se montrer plus empressé auprès de Louise mais de dénigrer « ce bon de Vigny » qu'il qualifie de « vieux rossignol ». Après Du Camp, l'ami Bouilhet, que Louise a pourtant aidé à publier et à se faire connaître, la dessert auprès de Flaubert et, de rencontre espacée en rencontre espacée, la rupture se fait définitive.

Ce serait une histoire au fond banale entre une femme passionnée qui voudrait toujours plus d'amour et un homme qui ne vit guère que pour son travail, si ces deux-là n'étaient pas des écrivains. Quand ils se sont rencontrés, Louise est une femme de lettres connue, sinon reconnue. Elle a déjà publié trois recueils de poèmes, *Fleurs du Midi*, *Penserosa*, *Les Chants des vaincus* et plusieurs romans ou volumes de nouvelles, *Les Cœurs brisés*, *Deux mois d'émotions*, *Folles et saintes* et *Historiettes morales*. Naturellement, elle est, comme ses consœurs poètes, Anaïs Ségalas, Marceline Desbordes-Valmore, Amable Tastu ou Delphine de Girardin, qualifiée de bas-bleu. En 1865, Barbey d'Aurevilly fera d'elle le type même du bas-bleu⁷. Nombreux sont ceux

qui partagent l'avis du journaliste Paul de Molesnes qui écrit dans la *Revue des Deux mondes* en juillet 1842 qu'il est difficile de « concilier l'idée que nous avons de l'existence du poète avec celle qu'on doit se faire de la vie des femmes, d'après les données de la nature et des notions du sens commun. » Quand elle avait obtenu en 1839 le prix de l'Académie pour *Le Musée de Versailles*, on l'avait évidemment attribué à sa beauté et non à ses talents littéraires. Sainte-Beuve écrivit dans la *Revue suisse* en 1843 :

La poésie de Mme Colet, c'est, en effet, un je ne sais quoi qui est parfois le simulacre du bien, qui a un faux air de beau. Sa poésie a un assez beau busc, ou buste si vous voulez. C'est comme la dame elle-même. – La trouvez-vous belle ? me disait-on un jour. – Oui, ai-je répondu, elle a l'air d'être belle.

Plus tard, en particulier après la publication de son roman *Lui*, qui est bien supérieur au larmoyant et invraisemblable *Elle et lui* de George Sand, il sera plus indulgent.

Aujourd'hui encore, il est de bon ton de se moquer de Louise Colet. Il est vrai qu'elle écrivait trop, mais il lui fallait bien vivre ; il est vrai que, dans son enthousiasme et ses emballements, au service des pauvres, des exilés, des femmes, elle ne contrôlait pas toujours sa plume. C'est un écrivain inégal, mais certains de ses poèmes anticipent le spleen, celui-ci par exemple :

Il est de ces longs jours d'indicible malaise
Où l'on voudrait dormir du lourd sommeil des morts ;
De ces heures d'angoisse, où l'existence pèse
Sur l'âme et sur le corps :

Alors, on cherche en vain une douce pensée,
Une image riante, un souvenir fécond ;
L'âme lutte un instant, puis retombe affaissée
Sous son ennui profond.

Alors, tout ce qui charme et tout ce que l'on aime
Pour nos yeux dessillés n'a qu'un éclat trompeur ;
Et le bonheur rêvé, s'il vient, ne peut pas même
Vaincre notre torpeur.

« Lassitude », *Fleurs du Midi*

et sa prose a du rythme et de l'élégance, comme dans cet extrait de *Lui*, très autobiographique, qui oppose Albert-Alfred et Léonce-Gustave :

Albert, maladif et frêle, reste brisé et flétri de l'amour, m'intéressait comme un frère et me touchait comme un enfant ; mais le complément de mon être, mais mon dominateur, il ne l'était pas, et peut-être dans le passé même ne l'aurait-il jamais été ! Il y avait dans nos natures trop de fibres sensibles analogues, trop de parités d'idées et d'imagination. Les semblables restent frères, mais l'union tourmentée des amants exige les contraires. J'oserai vous faire, ici un aveu complet. Parfois, dans le désespoir où me laissait Léonce, je désirais presque qu'Albert m'inspirât un attrait plus vif.

En 1846, quand Louise rencontre Gustave, elle pressent en lui le grand écrivain qu'il deviendra (« Tu me prédis que je ferai de grandes choses » (Flaubert, t. 1, 303)) et le peu qu'elle lit de ses brouillons lui suffit pour s'enthousiasmer. Il accepte ses conseils, lui envoie *Novembre*, qu'elle n'apprécie guère au demeurant, comme elle le dit dans le memento du 26 novembre 1851 : « J'ai relu son *Novembre*, faible, médiocre, excepté la partie dramatique, le récit de la femme. Je lui ai écrit douze pages sur cela aujourd'hui. » (Flaubert, t. 1, 882) Durant toute leur liaison, il lui parlera de ce qu'il écrit, détaillant pour elle les étapes et les difficultés de la rédaction de *Madame Bovary*. Leur correspondance n'est pas seulement amoureuse, elle est littéraire, ils échangent des livres qu'ils commentent et parlent de leur travail.

Lors de leur rencontre, Gustave n'est de fait pas seulement fasciné par sa beauté, il est impressionné par sa personnalité de femme de lettres, et, sans doute espère-t-il, comme plus tard Bouilhet, être introduit dans un monde littéraire et parisien dont l'éloigne son statut de provincial qui n'a rien publié. Dans la première période de la liaison, il multiplie les louanges : « J'ai lu hier *Le Marquis d'Entrecasteaux*. C'est écrit d'un bon style, animé et sobre, ça dit quelque chose, ça sent. » (Flaubert, t.1, 296) Quand on sait le prix que Flaubert attribue au style, on se dit que le compliment n'est pas mince. Quand on lit aussi les réserves qu'il exprime sur ses poèmes, on veut bien croire à la sincérité de ses louanges, quand il lui arrive d'en accorder. C'est surtout la prose qu'il apprécie, comme celle de *La Provinciale à Paris* dont il n'hésite pas à écrire que « c'est un chef-d'œuvre. Une chose complète, charmante, pleine d'esprit. » (Flaubert, t. 1, 304)

S'il reconnaît en Louise un poète né, c'est pourtant en ce domaine que ses critiques vont se faire de plus en plus vives. C'est qu'ils ne s'opposent pas seulement sur le terrain de l'amour mais aussi sur celui de la littérature et, en définitive, pour les mêmes raisons. Pour lui, le style est tout, seuls comptent le Beau, l'Art, loin de l'épanchement des

sentiments : « Il ne faut pas toujours croire que le sentiment soit tout, dans les arts, il n'est rien sans la forme » (Flaubert, t. 1, 296) et encore : « Tout le talent d'écrire ne consiste après tout que dans le choix des mots. » (Flaubert, t. 2, 137) D'un côté, des textes qui émanent d'une subjectivité qui ne se laisse jamais oublier, de l'autre une forme d'impassibilité, de détachement : « La passion ne fait pas les vers. – Et plus vous serez personnel, plus vous serez faible. » (Flaubert, t. 2, 164) Ce que Gustave reproche à Louise, c'est ce qu'il reproche à Musset, le fait d'être trop près de ses sentiments : « La force lui a manqué pour devenir un maître ; il n'a cru ni à lui (?) ni à son art, mais à ses passions. Il a célébré avec emphase *le cœur, le sentiment, l'amour* avec toute sorte *d'H*, au rabaissement de beautés plus hautes. » (Flaubert, t. 2, 99)

La force, ainsi que la « généralisation et la création », distinguent les « grands génies » (Flaubert, t. 2, 164) et non les abandons à la Lamartine. Flaubert, qui se considère comme un lyrique volontairement refoulé, travaille à supprimer ses épanchements, il travaille aussi à supprimer ceux de Louise. Il refuse ses engagements républicains et féministes, ce qui explique qu'il ne soit jamais aussi critique que pour son grand *Poème de La femme*. Des six récits en vers qu'il devait comporter, trois ne virent pas le jour –, *La Bourgeoise, La Princesse, La Femme supérieure ou la Femme artiste* –, trois furent publiés, *La Paysanne, La Servante* et *La Religieuse*. *La Paysanne* et *La Servante* firent l'objet de dizaines de pages de correction de Flaubert. « Je m'en vais t'éreinter » (Flaubert, t. 2, 182), écrit-il à Louise. Que lui reproche-t-il ? d'abord le fond : même si elle parle de la femme, c'est toujours d'elle qu'elle parle, en particulier dans *La Servante*, qui raconte un peu trop la vie de Musset, aisément reconnaissable. Sur la forme surtout : il blâme les répétitions, il démonte les métaphores, il juge les vers, et pas toujours de manière opportune. Il critique celui-ci :

Elle chantait triste et d'une voix lente

« "triste" tombe là après l'hémistiche, lourdement. Pourquoi pas :

Elle chantait, d'une voix triste et lente ? »

On peut au contraire juger que le rejet de « triste » après la césure (qui passe dans le décasyllabe après la quatrième syllabe) est tout à fait bienvenue, alors que la coordination des deux adjectifs dans la version flaubertienne est un peu molle. L'ami Bouilhet l'aide dans cette

entreprise de démolition. On comprend que Louise se soit sentie insultée et se soit rebellée. Certes, il lui reconnaît des qualités – « Tu as en toi deux facultés auxquelles il faut donner jeu. – Une raillerie aiguë, non, une manière déliée de voir, je veux dire, et une ardeur méridionale de passion vitale, quelque chose de tes épaules dans l'esprit – » mais elle les a gâtées avec « [s]es lectures et [s]es sentiments qui sont venus encombrer de leurs phrases incidentes cette bonne compagnie qui parlait clair. » (Flaubert, t. 2, 62) Avec ce qu'il faut bien appeler de la grossièreté, il lui écrit qu' « elle a fait de l'art un déversoir à passions, une espèce de pot-de-chambre où le trop-plein de je ne sais quoi a coulé. – Cela ne sent pas bon. » (Flaubert, t. 2, 502)

Comment Louise ne pleurerait-elle pas devant de telles lettres ? « Gustave m'aime exclusivement pour lui, en profond égoïste, pour satisfaire ses sens et pour me lire ses ouvrages⁸. » C'est qu'elle comprend très bien qu'en définitive, en dépit des protestations d'amour de son amant, elle est niée en tant que femme. Les autres ont pu la faire souffrir par une conduite désinvolte, une tromperie, Victor Cousin l'irrite par son avarice⁹, mais, d'une certaine façon, tout cela est dans l'ordre des choses. Flaubert, lui, tout simplement, paradoxalement, lui reproche d'être une femme. C'est une gêne dans l'écriture : « Tu arriveras à la plénitude de ton talent en dépouillant ton sexe, qui doit te servir comme science et non comme expansion. Dans G. Sand, on sent les fleurs blanches ; cela suinte, et l'idée coule entre les mots, comme entre des cuisses sans muscles. » (Flaubert, t. 2, 177) Et encore : « Tu es un poète entravé d'une femme, comme Hugo est un poète entravé d'un orateur. » (Flaubert, t. 2, 467) Le plus grand compliment qu'il lui ait fait est de s'être débarrassée de sa féminité : « Voilà que tu deviens homme ! [...] J'aime ça » (Flaubert, t. 2, 145) et, à propos de *La Paysanne* : « C'est maintenant – comprenons, grâce à lui – irréprochable de dessin, et virilement mené. » (Flaubert, t. 2, 220)

Ce qui se lit de plus en plus dans ses lettres, c'est une profonde misogynie et de la muflerie. Quel manque de délicatesse quand il s'agit de parler de la possibilité que Louise soit enceinte : « À propos d'Amérique, que deviennent les Anglais ? » Quel mépris pour la morphologie des femmes, qui éclate par exemple quand il parle de Kouchioug Hanem, l'almée du Caire : « La femme orientale est une machine, et rien de plus [...] Quant à la jouissance physique, elle doit être fort légère puisqu'on leur coupe de bonne heure ce fameux bouton, siège d'icelle. » (Flaubert, t. 2, 282)

Au fond, la femme n'est bonne que quand elle ouvre les cuisses, selon l'expression qu'il utilise pour parler d'Edma Roger des Genettes, dont Bouilhet est épris : « Ô femme ! femme, sois-le donc moins, ne le sois qu'au lit ! » (Flaubert, t. 2, 150) Étrange aveu à faire à une femme : « Toutes nos dissidences ne sont jamais venues que de ce côté féminin. » (Flaubert, t. 2, 285) Qu'elle soit donc le plus homme possible : « Je te veux homme jusqu'à la hauteur du ventre (en descendant). Tu m'encombres et me troubles avec l'élément femelle. » (Flaubert, t. 2, 285) Et encore : « Je t'aime [...] parce que tu es très peu une femme. » (Flaubert, t. 2, 206) Et le grand compliment : « Toi, tu n'es pas une femme. » (Flaubert, t. 2, 285) Un grand nombre de phrases de Flaubert sur la femme au hasard des lettres à Louise pourraient figurer dans le dictionnaire des idées reçues : femmes : « produit de l'homme, [...], une œuvre factice » (Flaubert, t. 2, 284) « ne sont pas franches avec elles-mêmes, ne s'avouent pas leurs sens » « prennent leur cul pour leur cœur » (Flaubert, t. 2, 80). Et encore « il y a du vent dans la tête des femmes, comme dans le ventre d'une contrebasse. » (Flaubert, t. 2, 130)

Peut-on vraiment en vouloir à Louise d'avoir revendiqué son statut de femme, refusé de se laisser transformer en cet « hermaphrodite sublime » (Flaubert, t. 2, 548) que Flaubert rêvait, et dédaigné l'amour *en l'Art* (Flaubert, t. 2, 393), qu'il lui proposait ? Il fallait tout de même qu'elle ait bien des qualités pour retenir son attention pendant neuf ans, et pour avoir reçu l'aveu qu'elle était la seule qu'il ait vraiment aimée. Écrivain mineur, certes, mais combien d'écrivains du XIX^e siècle ont sombré dans l'oubli. Nul n'est prophète en son pays. Il semble qu'elle soit plus connue en Italie pour ses volumes sur *L'Italie des Italiens*, qu'on ne lit pas chez nous, préférant critiquer ses romans et admirer ceux de George Sand, dont il faut bien dire que plusieurs tombent des mains. On ne pardonne pas aux femmes d'être belles quand elles ne se taisent pas. Jamais Louise n'a su le faire, ni en paroles, ni en écrits.

NOTES

1. Le poème a été publié par la Société des amis de Flaubert et de Maupassant dans le bulletin n° 30, 1967, p. 19 *sq*, et reproduit sur le site de la société www.amis-flaubert-maupassant.fr

2. Dans la lettre à Victor Cousin du 6 mai 1852, conservée avec ses mementos, Louise lui parle de « cette enfant qui a peut-être le malheur d'être la vôtre ».

3. Sur la vie de Louise Colet, voir Joseph F. Jackson, *Louise Colet et ses amis littéraires*, New Haven, Yale University Press, 1937 ; Jean-Paul Clébert, *Louise Colet ou la Muse*, Presses de la Renaissance, 1986 ; Francine du Plessix Gray, *Mon cher volcan ou la vie*

passionnée de Louise Colet, Jean-Claude Lattès, 1994 ; Joëlle Gardes, *Louise Colet. Du sang, de la bile, de l'encre et du malheur*, éditions de l'Amandier, 2015.

4. Édition des mémentos, édition établie, présentée et annotée par Joëlle Gardes, à paraître.

5. Voir mémentos.

6. Mémento du 4 septembre 1852.

7. Jules Barbey d'Aurevilly, *Les œuvres et les hommes*, V, *Les Bas-Bleus*, Genève, Slatkine Reprints, 1968 [1865], chapitre XIX, Mme Louise Colet, p. 237-252 : « Ce n'est pas seulement un bas-bleu. C'est le bas-bleu même. Elle s'élève jusqu'à l'abstraction ! » (p. 237). « C'était le bas-bleu à outrance, fastueusement impie et jacobin, insulteur, vésuvien (un mot de son temps), le bas-bleu rouge – hardiment écarlate, parmi les bas-bleus ! » (p. 239).

8. Mémento du 24 décembre 1851.

9. Au regard de la façon dont elle le traite, il semble au contraire avoir été généreux et fidèle. De fait, il paya toujours la pension d'Henriette, et à sa mort, il laissa à Louise une rente qui lui permit de subsister.

Ouvrages cités :

Théodore de Banville, *Critiques*, Paris, Fasquelle, 1917.

Jules Barbey d'Aurevilly, *Les œuvres et les hommes*, V, *Les Bas-Bleus*, Genève, Slatkine Reprints, 1968 [1865]

Jean-Paul Clébert, *Louise Colet ou la Muse*, Presses de la Renaissance, 1986.

Louise Colet, *Penserosa, poésies nouvelles*, H.-L. Delloye, 1840.

Fleurs du Midi, Dumont 1836.

Les Chants des vaincus, poésies nouvelles, A. René, 1846.

Les cœurs brisés, Berquet et Pétiou, 1843, 2 vol.

Deux mois d'émotions, W. Coquebert, 1843.

Folles et saintes, Pétiou, 1844.

Historiettes morales, A. Royer, 1845.

Mémentos, édition établie, présentée et annotée par Joëlle Gardes, à paraître.

Gustave Flaubert, *Correspondance*, (éd. Jean Bruneau et Yvan Leclerc pour le 5^{ème} vol.), Bibliothèque de La Pléiade, Paris, Gallimard, (5 vol.), 1973-2007.

Joëlle Gardes, *Louise Colet. Du sang, de la bile, de l'encre et du malheur*, éditions de l'Amandier, 2015.

Joseph F. Jackson, *Louise Colet et ses amis littéraires*, New Haven, Yale University Press, 1937.

Francine du Plessix Gray, *Mon cher volcan ou la vie passionnée de Louise Colet*, Jean-Claude Lattès, 1994

Albert Thibaudet, *Gustave Flaubert* [1935], coll. « Tel », Paris, Gallimard, 1982.